

Œuvre des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie à la mission catholique de Boundji au XX^e siècle

Joseph ITOUA

Maître de Conférences en histoire et civilisations anciennes
à l'École Normale Supérieure de l'université Marien Ngouabi (Brazzaville-Congo)
Laboratoire d'Études et de Recherches Pluridisciplinaires en Sciences Humaines et
Environnementales (LERPSHE)
itouajoseph@hotmail.com

Résumé

L'article se propose de restituer l'action déterminante des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie dans l'évangélisation par l'éducation, au côté des Pères du Saint-Esprit à Boundji. Dans son œuvre d'occupation des pays de l'Afrique centrale, Pierre Savorgnan De Brazza fit, dès le XIX^e siècle, appel aux missions chrétiennes déjà établies sur la côte atlantique (Landana) du Congo. Dans ce cadre, le Révérend Père Augouard et les Pères du Saint-Esprit reçurent la mission d'évangéliser le Nord-Congo. Leur œuvre, dans les régions septentrionales du Congo, débute par l'établissement des missions sur la rive gauche de l'Alima : Lékety, Tsambitso et Boundji. Pour l'occupation des filles, l'Église, Saint François-Xavier de Boundji, reçut en juillet 1910, le concours des religieuses dont les actions s'avéreront décisives dans l'évangélisation et la scolarisation de la population féminine.

Mots clés : Œuvre – Sœurs Missionnaires – Congrégation – Mission catholique – Évangélisation – Éducation – Œuvres fiancées.

Missionary Sisters of Mary's Work at Catholic Mission of Boundji in Twentieth Century

Abstract

The article offers to reconstitute the determining action of nuns in the evangelization by education, at the side of the Fathers of Holy Spirit in Boundji. In his work of occupation of the countries of central Africa, Pierre Savorgnan De Brazza made, from XIX^e century, a call to the Christian missions already established on the Atlantic coast (Landana) of Congo. On this occasion the reverend Father Augouard and the Fathers of Holy Spirit received the mission to evangelize the North-Congo. Their work, in the northern regions of Congo, starts with the establishment of missions to the left of Alima river-side: Lékety, Tsambitso and Boundji. For the occupation of the girls, the Holy François-Xavier Church of Boundji, received in July 1910, the help of the Franciscan Sisters whose actions will prove decisive in the schooling of the female population.

Keywords: work – Missionary Sisters – Congregation – Catholic Mission – Evangelization – Education – Promised in marriage works.



Introduction

Aux XIX^e et XX^e siècles, la passion missionnaire catholique en Europe favorise la naissance de nouvelles organisations qui se lancent à la conquête spirituelle du continent africain : les ordres religieux. Le Congo ne fut pas à l'abri de ce mouvement. Il fut évangélisé par, entre autres, la Congrégation des Pères du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie¹. Après les Spiritains, la Congrégation des Sœurs de Saint Joseph de Cluny fut la première congrégation féminine à s'y implanter en 1886. Quelques années après, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie intègrent cette œuvre (A.B. Ibombo, 2011, p. 103-106). La Congrégation des Pères du Saint-Esprit entreprit de poursuivre la conquête coloniale et spirituelle du Nord-Congo (après l'échec de la première tentative d'évangélisation du royaume Kongo aux XV^e-XVII^e siècles). C'est ainsi qu'elle confia au R.P. Augouard et ses compagnons (les Pères du Saint-Esprit) la mission d'explorer le Nord-Congo et d'y implanter des missions. Ces acteurs accomplirent leur mission de 1897 à 1913 à travers la fondation des missions de Lékety, Tsambitso et Boundji sur l'Alima et celles de Liranga, Betou et, plus tard Impfondo sur l'Oubangui. Pour la gestion de Boundji, dernière-née des missions sur l'Alima, Mgr Augouard sollicita et obtint le concours des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, pour l'œuvre d'éducation des filles. Sur l'œuvre d'évangélisation au Congo, plusieurs travaux de valeur ont été entrepris par les chercheurs de renom. S'agissant des actions des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie dans la mission catholique de Boundji, on ne dispose des renseignements forts intéressants que dans quelques rares ouvrages. Le premier ouvrage en la matière est celui de M. Legrain (1994) qui en plus de l'histoire de l'évangélisation de Boundji, renseigne sur l'œuvre des différents acteurs. Le panorama dressé par J. Ernout (1995) trace les grandes missions catholiques créées par Mgr Augouard

1. Actuellement, on préfère la désigner tout simplement par la Congrégation du Saint-Esprit et non plus du Saint Cœur-de-Marie comme unique nom historique de sa fondation.

au Congo. Sœur O. Cléret de Langavant et Sœur C. Bazin (2010) ont consacré un ouvrage sur l'activité des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie en République du Congo en mettant un accent particulier sur Boundji. L'ouvrage de l'abbé A. B. Ibombo (2012) présente essentiellement l'activité missionnaire de Mgr Augouard, en particulier celle de ses compagnons (prêtres, religieuses, etc) au Congo. Sur les traces de M. Legrain (1994), J. Ollandet (2016) apparaît comme le plus grand peintre des acteurs de l'évangélisation de Boundji. Il remonte à l'origine de cette installation sur les bords de l'Alima et reconstitue l'œuvre des grands pionniers de la mission de Boundji. F. I. Obanle Niabassa (2017) s'inscrit dans la même trajectoire que Jérôme Ollandet, dans son mémoire sur les acteurs principaux et les acteurs secondaires de l'implantation de l'église catholique à Boundji. Ensemble, ces rares études constituent une mine d'informations et de données scientifiques qui nous ont permis de circonscrire et d'orienter notre article.

Le présent article se penche sur l'œuvre de la congrégation des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie durant la première moitié du XX^e siècle. La période circonscrite est celle allant de 1910, année de l'arrivée à Boundji, à 1934, année de l'intensification de leur action par de nombreux mariages chrétiens des filles à leur charge. Le but de ce travail est de souligner et faire apprécier les grandes actions que ces femmes blanches (les Sœurs) ont accomplies pour les filles noires dans la mission de Boundji. Il est aussi conçu pour contribuer à la connaissance de l'histoire de l'évangélisation du Congo. Ainsi, nous essayons de répondre aux questions suivantes : quelles sont les principales actions menées par les Sœurs Franciscaines au Congo ? Comment ces actions ont-elles été appréciées par les autochtones ? Pour répondre à ces questions, nous formulons l'hypothèse selon laquelle, malgré d'énormes difficultés², les religieuses ont réalisé une œuvre considérable. Elles ont marqué de leur empreinte l'histoire, non seulement de l'évangélisation de la contrée de Boundji, mais aussi

2. Dans la contrée, les missionnaires ont connu des obstacles d'ordre humain et naturel.

de la vie des populations de la contrée. Elles ont été à la fois prédicatrices, médecins, pédagogues, bref maîtresses d'œuvre. Le cadre et l'orientation de cet article ont eu pour base essentielle les documents écrits consultés et exploités. Pour atteindre ces sources documentaires, nous avons eu à recourir aux centres de documentation spécialisés sur les études religieuses et d'autres centres de la place, tels que la Grande bibliothèque de l'Université Marien Ngouabi, l'Institut Français du Congo, la Semaine Africaine, la bibliothèque de l'École Normale Supérieure. Ainsi, pour l'ensemble du travail, nous nous sommes servis d'ouvrages et d'articles de différentes revues et d'enquêtes orales. Cela nous a permis de disposer de nombreux renseignements utiles à la réalisation du présent travail qui s'articule en deux parties essentielles : d'une part, l'installation des missions catholiques sur l'Alima qui constitue le cadre structurel de l'article et d'autre part, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie et leurs actions à Boundji, objet du travail.

1. L'installation des missions catholiques sur l'Alima

1.1. Les missions Notre Dame de Lékety et Sainte Radegonde

Pour accompagner l'œuvre coloniale française dans la partie Nord du Congo, l'Église catholique fut amenée à installer des missions sur la rivière Alima. Dans ce but, de 1897 à 1899, Mgr Augouard fonde d'abord deux missions : la première mission, Notre Dame de Lékety, le 8 juin 1897, puis celle de Sainte Radegonde, le 15 janvier 1899 (J. Ernoult, 1995, p. 174-175), suite aux difficultés techniques que son bateau, Léon XIII³³, connut sur l'Alima. Il les voulait toutes suffisamment proches des voies de pénétration pour qu'elles puissent être facilement visitées, et elles devaient n'être pas trop éloignées les unes des autres pour que les missionnaires ne s'y sentent pas isolés (J. Itoua, 2010, p. 221). La rivière Alima est donc la deuxième voie de pénétration

3. Le Léon XIII, c'est un bateau à vapeur.

des missionnaires catholiques français dans le nord-Congo, après le fleuve Congo.

1.2. La fondation de la mission de Boundji

La fondation de la mission de Boundji par Mgr Augouard se situe dans le prolongement de l'implantation de l'Église catholique au Congo. Il quitta à nouveau Brazzaville le 26 décembre 1899 pour le Haut-Congo. Cette fois, sans aucun problème de parcours, il arriva le 10 janvier 1900 à Otse-Otse (petit campement au bord de l'Alima habité par Ofemba, d'origine Likouba). C'est là, le 10 janvier 1900 que Mgr Augouard qu'accompagnaient les R.P. Colombel et Mauger, ainsi que le Frère Stanislas, installa la mission qui prit le nom de Boundji et qui fut dédiée à Saint-François-Xavier⁴⁴, un bienfaiteur Canadien⁵⁵ de qui il avait reçu un don important pour la fondation de cette mission le 10 janvier 1900 (J. Ernoul, 1995, p.180-192). Dans une lettre du 10 février 1900, publiée dans le Bulletin général (BG) de juillet de la même année, Mgr Augouard en fait état, il écrit :

Je reviens de mon voyage dans l'Alima où j'ai enfin fondé la mission de Saint-François-Xavier à mi-chemin entre Sainte-Radegonde et Notre Dame (Lékéti). Le site est excellent et de cette façon nous voilà bien casés avant l'arrivée des concessionnaires. J'ai demandé

4. François-Xavier c'est le prénom du bienfaiteur canadien. C'est donc par reconnaissance que Mgr Augouard avait donné ce nom à la paroisse.

5. Le projet de la mission de Boundji était vieux de 4 ans. Il remontait à 1896. Le T.R.P. Mgr Leroy avait reçu une lettre d'un curé du Canada M. Marseille, curé de la paroisse «*o Canad's River*». Il se disait mandaté par une personne qui désirait faire un don important en vue de la fondation d'une mission dans un vicariat parmi les plus nécessiteux. Cette personne souhaitait garder l'anonymat et désirait avoir des détails sur la future mission avant de fixer son choix. Mgr Augouard se trouvait alors en congé à Paris, à la Mission Mère. Le T.R.P. lui remit la lettre en le priant de faire le nécessaire. Mgr Augouard écrivit longuement au bienfaiteur et donna force renseignements, montrant qu'il convenait parfaitement, qu'il remplissait toutes les conditions requises et qu'il serait heureux de fonder cette mission. Après échange de quelques lettres, M. Marseille envoya 50000 francs. L'abbé Marseille avait demandé de confier la nouvelle fondation à son saint patron, St François Xavier. Mgr Augouard l'avait accepté avec plaisir et tenait à ce qu'on ne donnât pas d'autres noms (Lire Père A. Jeanjean, p. 6-7).

à l'administration que 6 hectares de terrain au lieu de 500, pour éviter les charges écrasantes imposées aux concessions par l'arrêté du 5 août 1899 (A.B. Ibombo, 2012, p. 98).

Pour les travaux, outre les religieux, le Diata-Diata avait embarqué une équipe d'ouvriers noirs loango recrutés depuis le littoral. M. Legrain (1994, p. 51), biographe du Père Adolphe Jeanjean, annonce de manière plus détaillée, la composition de l'expédition de Mgr Augouard :

À la fin de l'année 1899, Mgr Augouard charge ses bateaux, le Léon XIII et le Diata de tout le personnel et de tout le matériel indispensable pour la fondation de Boundji. Au Père Colombel et au père Mauger et au Frère Stanislas, on adjoint toute une équipe de travailleurs loangos : ils comprennent quelque peu le français. Ils pourront entreprendre de gros travaux tout en créant les premiers liens avec la population autochtone. Destination : la mission de la moyenne Alima, sur un lieu déjà repéré, à 100km environ de Lekéti et de Sainte-Radegonde. Après une dizaine de jours de navigation, le Diata accoste, le 10 janvier 1900, à Otsétsé, petit village d'un Likouba nommé Ofemba. On abrite provisoirement le matériel, on plante des tentes et Monseigneur donne avant de repartir, sa meilleure bénédiction. On appela officiellement cette mission Saint-François-Xavier.

Le nom de Boundji prévaut très tôt, même si la paroisse demeure consacrée à Saint-François-Xavier. M. Legrain (1994, p. 51) tente d'expliquer l'origine du terme Boundji :

Le terme Boundji englobe plusieurs groupes de Mbochis qui se distinguaient alors par quelques caractéristiques bien typées : les uns habitaient une zone de hautes herbes où vivaient des buffles, d'autres étaient renommés par leurs disputes, d'autres par leur façon de battre le tam-tam, d'autres enfin parce qu'ils ne voyageaient pas sans emporter une petite calebasse au bout de leur sagaie. Mais tous ces gens-là avaient en commun de passer l'Alima au lieu où s'établit la mission, et chacun trouva commode de nommer ce lieu-là Boundji.

Cette insinuation du Père Legrain est à accepter avec suffisamment de réserve. Une tradition locale lie ce nom à une plante arbustive à branches flexibles (comme lianes) appelée «Ibondji» en Mbosi, sous laquelle se tenait un marché qui réunissait les Mbosi des deux rives de cette zone de la rivière Alima. Le lieu finit par abriter un village où les Pères du Saint-Esprit installeront la plus brillante église du Congo septentrional. Dans les temps modernes, le terme Boundji désigne une zone géographique qui regroupe plusieurs chefferies et regroupements Mbosi. Depuis 1962, le terme fait référence au district administratif des groupes Mbosi et des groupes Tegue (Teke-Alima) dont le chef-lieu est ce village religieux.

1.3. Les difficultés de la mission et sa réouverture

La mission de Boundji connut des débuts difficiles. C'est ici que commença le conflit Noirs autochtones contre les Blancs (Français) considérés tous comme des agents coloniaux. Jusqu'à trois ans, les Pères ne parvinrent pas à convertir un seul noir. Plus douloureux, dans le même temps tous les créateurs de la mission moururent. La mission fut fermée de novembre 1903 à septembre 1904 (G. Mazenot, 1970, p. 242).

Le 30 septembre 1904, le Père Prat fut chargé de rouvrir la mission, pour le grand bonheur des missionnaires et l'intérêt futur des populations locales. Une nouvelle équipe est mise en place. Elle est constituée des Pères Jean Prat et Édouard Épinette ainsi que du Frère Pol de Léon Cornec. Se méfiant du site choisi par les prédécesseurs, elle décida de désinstaller la mission. Ainsi, la désormais nouvelle mission est-elle construite à environ 300 mètres de l'Alima sur un terrain sablonneux que les missionnaires, avec le concours de la population, vont améliorer par petites touches grâce à la terre prise en forêt.

À son arrivée, le Père Prat usa d'une méthode peu orthodoxe pour constituer sa communauté : il arracha de force à leurs parents ou acheta les jeunes filles, avec pour prétexte de les préparer à la vie de femme chrétienne (J. Ollandet, 2016, p. 43). Mais peu à

peu, cette méthode qui simulait l'esclavage cessa et la méfiance disparut entre les populations et les missionnaires, et, ceux qui les avaient naguère accueillis à coups de sagaies mirent les enfants à leur disposition. Ainsi, à Noël 1905 on célébra quatorze baptêmes à Boundji (M. Legrain, 1994, p. 38) et la mission de Saint-François-Xavier, la dernière-née sur l'Alima prit son essor. Dès lors, les trois missions de l'Alima se développèrent avec une célérité surprenante. Cela fit la gloire de Mgr Augouard qui avait su gagner des âmes sur les rives de l'Alima en installant des missions sur cette rivière.

Boundji, la dernière des missions de l'Alima demeurera la plus illustre et la plus féconde. Sa position centrale lui permettra de devenir le cœur de la chrétienté non seulement des populations Mbosi, mais aussi de toute la partie nord du pays (J. Itoua, 2010, p. 222). Les missionnaires usant de leur méthode y construisirent des structures sociales destinées à l'instruction, à la santé, à l'internement des chrétiens (village chrétien appelé Saint Benoît). La création de ce village permit aux missionnaires d'éloigner les jeunes des traditions locales (polygamie, fétichisme). Située dans la zone de transition entre la forêt équatoriale au nord et la savane des plateaux Batéké au sud, la zone de Boundji est limitée au nord par Fort Rousset et Ngoko, au sud par l'Alima et Allembé, à l'est par Oyo à l'ouest par Ewo et Okoyo (E. Loni, 2014, p. 2).

2. Les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie et leurs actions à Boundji

Au Congo, Boundji est la première mission à recevoir en 1910 les Sœurs Franciscaines de Marie. Elle est suivie en 1926 par Notre Dame de Lekety, avant Brazzaville (Poto-Poto) en 1946 (A.B. Ibombo, 2012, p. 106). Ayant constaté le nombre considérable des filles que les Pères avaient arrachées ou achetées des parents et rassemblées dans cette mission de l'Alima, Mgr Augouard pensa à l'ouverture d'un centre pour la formation et l'éducation de ces filles.

2.1. Installation des Franciscaines Missionnaires de Marie

Ainsi, lors de son congé en France en 1907, Mgr Augouard entra en contact avec la Congrégation des Sœurs de Marie pour solliciter de l'accompagner dans son soutien à l'œuvre courageuse des missionnaires de Saint François-Xavier à Boundji. L'accueil favorable qu'il reçut se solda par l'arrivée à Boundji le 24 juillet 1910 des six premières religieuses dont la Mère Marie-Catherine de Bologne, la Supérieure, 28 ans, la Mère Faustine, 31 ans, la Mère Ameline, 43 ans, la Sœur Justine, 36 ans, la Sœur Pétronille, 25 ans, et la Sœur Françoise. Relatant les faits, le Père Jeanjean écrit :

Au mois de juillet 1910, le père Pie X transportait l'évêque et six sœurs franciscaines qui allaient s'établir près de la station Saint-François-Xavier, sur les bords de l'Alima, amenant avec elles une trentaine de fillettes originaires de cette région. L'arrivée des sœurs était attendue avec impatience, et ce fut une joie délirante quand on les vit débarquer au milieu de la population avertie une demi-heure d'avance par les sifflets du bateau» (A.B. Ibombo, 2012, p. 104).

À leur arrivée, les Sœurs trouvèrent le dispositif nécessaire à leur installation. La mère supérieure, par lettre du 31 juillet décrit à la Supérieure Générale de la Congrégation les installations mises à leur disposition :

La maison est très simple, très fraîche, très commode. Une véranda court tout autour et protège de la chaleur; nous y avons tout ce qu'il nous faut : une chapelle, une salle pour l'oratoire et la lingerie, un vaste magasin, car il faut se nourrir de provisions pour des mois parfois, un dortoir et une chambre à coucher pour la supérieure. En face de cette première construction, une autre plus petite contient un parloir, un réfectoire, une buanderie. La cuisine est à vingt mètres de là. Ceci vous semblera drôle, mais c'est pour une précaution bien nécessaire ici pour éviter les incendies (M. Legrain, 1994, p. 89).

Dressant le bilan qui confirme l'évolution de leurs activités à Boundji, l'une d'entre elles, la sœur Marie Joséphine écrit : « l'œuvre des filles à Boundji m'intéresse vivement, elle est florissante » (A.B. Ibombo, 2012, p. 105). En fait, chacune des religieuses imprima son image et sa marque. Par exemple, la Sœur Andrée captivait plus que les autres par son grand courage et son franc-parler. Elle engueulait tout le monde comme un homme et se faisait bien respecter. Elle s'occupait de l'internat des filles. Douée d'une formidable énergie, elle dormait très peu pour mieux surveiller les gestes de quelques jeunes garçons qui logeaient non loin de là et qui pouvaient venir rôder autour des dortoirs pour écouter à travers les murs de bambou, les petites causeries des filles ou leurs ronflements. L'imprudent qui se faisait prendre était présenté en urgence au Père Prat qui le renvoyait aussitôt chez lui (J. Ollandet, 2016, p. 46). La séparation des deux sexes était intangible.

Avec cette arrivée des religieuses et la bonne réputation de leur action, les parents des jeunes filles devinrent de plus en plus rassurés sur l'aventure de leurs enfants à Boundji (J. Ollandet, 2016, p. 47). À partir de ce moment, les recrutements se firent plus aisément qu'auparavant ; la relation entre la population et les missionnaires devint apaisée.

2.2. L'éducation des filles et des « fiancées » par les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie

Les Sœurs vinrent à Boundji accompagnées d'une trentaine de fillettes originaires de la région. Elles y trouvèrent déjà, à leur charge, 80 filles et se mirent aussitôt à l'œuvre. Mgr Augouard constate l'engouement à l'ouverture de cette œuvre :

Cette communauté naît pour ainsi dire à l'âge adulte, car déjà quatre-vingts petites filles se pressent à l'œuvre des Sœurs ; les arbres fruitiers sont la plupart prêts à produire et d'immenses plantations de manioc assurent la nourriture à tout ce petit peuple noir dont l'estomac est toujours à la hauteur de n'importe quelle aubaine inattendue. Le gros gibier s'était mis lui-même de la fête, et en huit

jours le chasseur noir de la mission⁶⁶ avait tué deux buffles, deux antilopes, et même un éléphant dont les énormes côtelettes n'effrayèrent pas nos petites négrillonsnes» (M. Legrain, 1994, p. 89).

Les filles enrôlées par les missionnaires recevaient ainsi une éducation fondée sur les principes chrétiens. Le séjour d'une fille au centre durait 20 mois minimum, consacrés malheureusement à la seule éducation religieuse. Ce temps était considéré comme court pour une fille villageoise, d'autant qu'elle pouvait arriver au centre au-delà de 13 ans et était ainsi repartie :

- 18 mois du catéchisme, jusqu'au baptême ;
- 2 mois de préparation à la première communion et pour recevoir le scapulaire.

La formation des filles à Boundji se limitait à :

- l'enseignement du catéchisme chaque matin et la répétition chaque après-midi ;
- des séances de prière (matin et après-midi) ;
- l'assistance à la messe dominicale ;
- l'entraînement au travail ménager : culture de champ de manioc, jardinage (potager), apprentissage à la préparation de repas (confection de pain de manioc), couture (confection de draps, d'habit d'enfants, de nappes de table), entretien des locaux et des jardins, transport d'eau depuis la source (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 91-95).

On relève que cette formation ne réservait pas une grande place à l'apprentissage de l'écriture et du calcul pour permettre aux filles d'avoir accès aux prières et aux dogmes essentiels. L'œuvre des Sœurs eut néanmoins un impact positif auprès des populations. Les familles dont les épouses étaient d'anciennes filles de Saint François-Xavier furent souvent citées comme exemples de

6. Le chasseur noir attiré de la mission c'était Ombola, l'ami du Père Prat. Le Père fit connaissance avec Ombola lors de ses tournées sur la rive gauche de la rivière Ngoko. En effet, celui-ci habitait le village Oyenze/Ossangui. Malgré la grande amitié liant les deux hommes, Ombola resta païen toute sa vie. Féticheur réputé et polygame, il chassait au fusil de marque *Gras*, une arme redoutable à l'époque en comparaison avec les fusils à poudre et silex que l'on connaissait déjà dans le pays depuis la traite (Lire J. Ollandet, 2016, p.81).

femmes modernes. Dix ans après la fondation du centre, la Mère Photine notait :

Des baptêmes, oui, nous en avons grâce à Dieu, et, outre les anges que nous envoyons au Paradis, il se forme peu à peu des foyers chrétiens...

Nos filles ont bonne réputation, on vient les chercher de loin. Cette œuvre des filles chrétiennes qui, après une formation au travail ébauchée, quelques rudiments d'instruction et surtout un enseignement religieux quotidien, fortifié par la pratique, donne des femmes chrétiennes aux foyers convertis. C'est vraiment l'avenir de la Mission. Avoir des familles chrétiennes, des enfants de chrétiens, c'est le rêve du missionnaire... (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 91-92).

D'année en année, il y avait une certaine ferveur. En 1931 «il y a 75 catéchumènes internes et 55 externes. Toutes font 18 mois d'études et plus parfois. Elles sont instruites par Sr Marie Andrée. Cette année il y a eu 78 baptêmes» (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 91). En 1934, «sur les 200 filles internes, on dénombre 80 chrétiennes mariées et mises d'office chez les Sœurs à 13 ans, 120 païennes, fiancées à des chrétiens qui se préparent au baptême et au mariage religieux» (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 91). Plus tard, quelques filles des rives de l'Alima eurent de la vocation à devenir des religieuses (J. Ollandet, 2016, p. 47), sans doute, à partir de cet attrait magnifique et de cette propension à rendre service aux autres êtres humains.

La formation comptait aussi des promenades hebdomadaires, le plus souvent pour aller à la pêche ou encore pour visiter les malades des villages environnants ou prendre des nouvelles d'une élève absente. Cependant, cette œuvre centrée uniquement au site de la mission ne manqua pas d'insuffisances. Mgr Guichard qui succéda à Mgr Augouard en 1921 pensa qu'on ne pouvait plus continuer à sortir l'Homme de son milieu païen pour qu'il évolue dans un milieu saint. Il fallait plutôt l'évangéliser dans son milieu de vie. Pour lui, la nouvelle pastorale de l'Église est de rayonner

partout, d'aller vers les chrétiens, même les plus éloignés, leur procurer les mêmes avantages que ceux des missions-mères. Or, le milieu de vie que l'on propose est souvent créé de toute pièce, manquant de réalisme. Aussi est-il normal que l'indigène catéchisé renoue avec ses vieilles habitudes, une fois rentré au bercail. Par ailleurs, l'administration coloniale qui reprochait à la mission de recevoir les jeunes valides pour le travail et l'impôt envisagea même de disperser le village chrétien de Saint-Benoît, affirmant que des éléments indésirables s'y étaient introduits. On doit aussi noter que l'œuvre des missionnaires n'avait pas fait seulement des satisfaits.

Les relations des villages avec la mission furent parfois tumultueuses, surtout avec l'arrivée des Sœurs. Il ne manquait pas de récalcitrantes parmi les enfants en charge; certaines tentaient de s'enfuir. En 1921 le Père Jeanjean releva la fuite de 9 filles qui revinrent par la suite, puis sept filles qu'on retrouva le lendemain (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 90-92). On releva aussi la mort subite d'une fille de 16 ans environ. Elle s'était disputée avec une autre fille le lundi précédent, à trois reprises (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 90). En plus de l'éducation, l'œuvre missionnaire s'attelait de façon spécifique à préparer les jeunes filles à la vie de couple.

À leur avantage, les Sœurs Franciscaines s'investirent aussi dans «l'œuvre des fiancées» dès leur arrivée. Adoptant un mode de vie simple qui marqua les esprits, elles reçurent un accueil très favorable auprès des familles qui vont accepter le départ de leurs filles au centre religieux. Ainsi, la population de fillettes qui était de 80 à leur arrivée passa à 120 au début de l'année 1911, pour atteindre le nombre de 500 au moment où le centre fut transformé en école ménagère (J. Ollandet, 2016, p. 47). C'est la Sœur Andrée qui s'occupait de ces filles dont le système de recrutement avait été initié par le Père Prat. Mais ce fut le Père Schikelé le grand animateur, il entreprit les plus grands recrutements, parcourant les villages et enlevant de force les filles ou offrant aux parents des cadeaux constitués d'étoffes, de sel et de quelques parures.

Ces cadeaux étaient perçus par les familles comme gage de sincérité du missionnaire à bien traiter les enfants (J. Ollandet, 2016, p. 47). Le Père Schikelé parcourut non seulement les villages alentours de Boundji, mais alla jusqu'à l'autre côté de l'Alima, et sur les rives de la Mpama, payant la dot des filles qu'on voulait bien lui donner. Celles-ci étaient ensuite amenées auprès des religieuses qui s'attelaient à les former à leurs futures tâches d'épouses chrétiennes et de mères de famille. Après quoi elles devaient épouser des hommes chrétiens (J. Ollandet, 2016, p. 47-48) qui malheureusement versaient la dot à la mission et non aux parents. En fait, l'œuvre des « fiancées » devait aboutir au mariage chrétien (J. Ollandet, 2016, p. 49-50). Celui-ci avait été institué par les missionnaires pour lutter contre la pratique de la polygamie en milieu Mbosi. C'est ainsi qu'on pouvait lire : « Nous avons toujours à lutter contre les coutumes païennes, la polygamie surtout » (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 26). Par ailleurs, en donnant tous ces cadeaux aux villageois pour le départ de leurs filles à Boundji, les missionnaires avaient assimilé leur geste à la dot que le Mbosi verse aux parents de la fille qu'il prend en mariage comme gage d'alliance à sceller entre sa propre famille et celle de sa future épouse. C'est le paradigme fondamental de ce geste auquel la société tient fermement. On n'enlève pas la jeune fille de son milieu parental sans donner la preuve de sa bonne foi. Ceci est valable pour toute l'Afrique.

On comptait alors, au centre tenu par les Sœurs Franciscaines, deux catégories de filles. Certaines étaient placées par leurs parents qui les confiaient directement au Père Schikelé, selon l'un ou l'autre mode de recrutement mentionné ci-dessus. D'autres étaient de jeunes fiancées, confiées aux Sœurs par leurs futurs époux, jeunes gens chrétiens ou païens, catéchumènes qui avaient déjà versé la dot aux parents des filles et qui voulaient, pour leurs futures épouses une instruction et la préparation au baptême. Eux-mêmes s'y mettaient aussi s'ils n'étaient pas encore baptisés (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 89). Tout était organisé pour faciliter, avec la création des familles chrétiennes la transmission

de la religion chrétienne au détriment des coutumes locales. Ces familles chrétiennes pouvaient retourner vivre dans leurs villages ou s'établir au village chrétien. Cette dernière option réjouissait les missionnaires puisque, désormais, ces chrétiens «vivent dans le rayonnement de la mission, assistent aux offices, sont continuellement instruits, aidés, guidés, leur petite famille trouve autour d'elle des habitudes chrétiennes» (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 90).

2.3. Contribution à l'épanouissement culturel, sanitaire et à la compréhension des langues locales

Les Sœurs Franciscaines de Marie ont, d'une certaine manière, contribué à l'épanouissement culturel des filles qu'elles avaient à leur charge. On peut rappeler que leur œuvre avait été précédée par celle des Pères de Boundji qui achetaient des filles afin de les préparer comme de futures épouses dignes de leurs garçons devenus chrétiens. Ces filles étaient confiées à des femmes païennes du voisinage repérées et suivies, qui devaient les élever (M. Legrain, 1994, p. 88). Mais ce système ne pouvait se perpétuer. Avec l'établissement des Sœurs et la création de l'école ménagère (à Brazzaville surtout), les parents comprirent l'importance de cette formation qui valorisait leur progéniture féminine en vue du mariage (M. Legrain, 1994, p. 88). Quand elles prirent possession de leur communauté, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie reçurent depuis Brazzaville, une trentaine de filles confiées par des parents originaires de la région de Boundji. Sur place, elles trouvèrent déjà 80 fillettes qu'elles allaient instruire et former à la vie chrétienne. Pendant plus d'un demi-siècle, elles accomplirent un travail considérable et remarquable pour les populations.

Même si elle n'a pas dépassé le niveau du primaire, cette formation mêlait enseignement du catéchisme, prière et travaux ménagers. Les Annales de juin 1919 évoquent «La récitation de la lettre du catéchisme par quelques-unes de nos fillettes de 12 à 14 ans qui la savent déjà bien. C'est amusant alors de voir sous un manguier

la jeune maîtresse entourée souvent d'écolières plus âgées, faire dire et répéter sans se lasser la leçon du jour» (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 101). Sœur Odile Cléret de Langavant (2010, p. 102) relève que :

Les journées se succèdent. Prière, leçon, travail, bonne volonté et, de la part de la maîtresse, inépuisable patience à remettre le travail vingt fois sur le métier, répéter inlassablement la même question... pour obtenir cent réponses imprévues.

L'instruction religieuse ne consistait pas uniquement à faire répéter les questions et les réponses. Il y avait aussi, le catéchisme du soir et des explications. Le rapport annuel de 1922 note : «À l'Alima, le catéchumène a presque doublé l'an dernier : il y a environ 150 païennes auxquelles trois fois par jour on fait les explications et répétitions» (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 101).

Les Sœurs franciscaines utilisaient les langues locales qu'elles apprirent dès leur arrivée. Ainsi, à Boundji c'est le mbochi qu'était utilisé. Mais il fallut traduire, composer et imprimer les livres indispensables. Le Père Prat travailla surtout à la traduction et à la composition ; mais ce sont les Sœurs qui tinrent l'impression qu'on avait dénommée la *Paroissiale*. Elles écrivent :

Nous venons de déterminer le tirage : 148 feuilles dont nous ferons le tirage à la main... Les Pères espèrent beaucoup avec le catéchisme en mbochi, car leurs catéchistes pourront expliquer les leçons aux païens. Après on traduira le catéchisme expliqué de Mgr Leroy et ils n'oublieront plus ce qu'ils auront appris (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 102).

Elles ajoutent : «Nous avons terminé le catéchisme en mbochi, on va faire maintenant l'histoire sainte de 200 pages environ et elle devra être terminée en décembre 1912» (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 102). La langue mbochi à Boundji, tegué à Lekety ne furent utilisées qu'aux premières années. Le lingala, langue parlée le long du fleuve Congo et ses affluents, fut imposé par la suite comme langue du catéchisme en 1938 (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 102). L'aspect sanitaire ne fut pas en reste.

Les Sœurs Missionnaires de Marie s'intéressèrent aussi à la santé de la communauté chrétienne et de la contrée. À leur arrivée, 10 ans après l'installation de la mission Saint François-Xavier, il n'y avait ni à la mission, ni dans le village, une structure vouée à la santé des populations. On se rappelle qu'au bout de trois ans seulement, la mission fut fermée suite aux décès de tous ses fondateurs par bilieuse et maladie du sommeil dues aux piqûres d'insectes. On se rappelle aussi que, pendant longtemps, les difficultés des premiers prêtres engendrèrent des querelles entre les religieux et les autochtones : les premiers prétendaient que l'action des bêtes qui menaçaient leur vie était activée par les fétiches des autochtones. Sitôt après leur installation, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie qui comptaient parmi elles des aides-infirmières, créèrent un petit dispensaire en 1910 (J. Ollandet, 2016, p. 47).

L'établissement qui fut, à ses débuts, réservé à la santé de la communauté chrétienne, étendit très vite ses services aux villageois des environs. Ainsi, il faut noter que grâce à la création et l'animation de l'école et du dispensaire, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie contribuèrent à l'action d'évangélisation à Boundji. Ces deux actions devinrent des facteurs d'attrait pour l'activité d'évangélisation de la mission. Le dispensaire fut alimenté en médicaments par des dons des bienfaiteurs ou des parents des Sœurs (A.B. Ibombo, 2012, p. 130). En effet, au retour de vacances en France, chacune des Sœurs apportait des médicaments qu'elles administraient gratuitement aux indigènes, médicaments contre les pathologies alors courantes dans la zone : paludisme et bilieuse, lèpre, tuberculose, dysenterie, maladies digestives, pian, plaies et blessures, etc. (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 114). Ainsi, très tôt, ce petit dispensaire que les missionnaires ont vite équipé d'un hangar pour le séjour des malades devint une véritable œuvre de charité pour sauver les indigènes qu'il fallait convertir. Mais devant la demande chaque jour croissante, les mères qui se succédèrent à Boundji émirent le vœu de confier la charge du dispensaire à l'administration

coloniale. Ainsi, sous l'autorité de Mgr Guichard qui remplaça Mgr Augouard, elles adressèrent plusieurs correspondances à l'autorité coloniale du Moyen-Congo (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 116-117). Le 18 avril 1924, un arrêté de l'Inspection générale des services sanitaires et médico-civils exauça ce vœu. Il autorisait d'ouvrir dans les missions de Boundji et de Lekety «Un dispensaire pour les indigènes» (S.O. Cléret de Langavant, 2010, p. 117). La Mère Ste Aylbée eut pendant 30 ans la charge de ces deux centres qui restèrent les seuls établissements sanitaires au service des populations, jusqu'à l'ouverture des dispensaires attachés aux deux districts administratifs après l'indépendance du Congo. À Boundji, le dispensaire de la mission continue jusqu'à ce jour à recevoir les chrétiens de la localité. En complément de l'action sanitaire, l'action des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie fut d'un grand apport dans la traduction et la compréhension des langues locales.

Le Père Prat s'avéra très tôt comme un grand linguiste et surtout un amoureux des langues locales. Il fit un énorme travail sur celles-ci. À Leketi, il apprit le Tegue et, lors de son congé en 1904, il fit imprimer un essai de grammaire et un dictionnaire de cette langue. Il n'eut donc pas de difficultés à assimiler très vite la langue, Mbochi. Il entreprit également de produire des supports en cette langue. En effet, grâce à une machine manuelle à imprimer tenue par les Sœurs, il publia en langue mbochi un petit catéchisme, le petit catéchisme de Mgr Le Roy, une histoire Sainte, un gros livre de piété enrichi de chants français, latins et mbochis. Il sortit également un dictionnaire français-mbochi, mbochi-français, un livre de grammaire, avec en préface un aperçu des mœurs des Mbochis (M. Legrain, 1994, p. 58-60).

Pour réaliser ce travail aussi considérable qu'ingénieux, il se fit aider par les Sœurs dont il louait le dévouement et la patience qui lui furent indispensables. Comme à lui, la parfaite connaissance de la langue mbochi dans ses susceptibilités et ses particularités permit aux Sœurs Franciscaines de communiquer avec les

populations, donc d'avoir facilement leur adhésion à l'œuvre d'évangélisation.

Conclusion

Arrivées à Boundji en 1910, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie n'ont ménagé aucun effort pour évangéliser les populations du Nord-Congo. Couronnée de succès, leur action missionnaire, véritable œuvre de charité portant essentiellement sur la gent féminine, durant la première moitié du XX^e siècle, a abouti à l'épanouissement socio-culturel des populations riveraines du bassin de l'Alima. Ainsi, les Sœurs Missionnaires ont favorisé le contact entre une partie de l'Afrique «barbare» et l'Occident «civilisé» en créant les facteurs de séduction à l'œuvre d'évangélisation des catholiques, et plus tard, à l'action coloniale de la France en Afrique centrale. Elles ont rencontré de grands obstacles d'ordre humain et naturel, certes, mais elles ont fini par laisser une marque positive sur les populations de Boundji et des contrées voisines par la prédication, les prestations sanitaires, l'éducation des filles, la diffusion d'une image très humaine de l'Occident pourtant colonialiste, et surtout, par la restauration de la confiance envers des autochtones déjà aigris par les méthodes fortes de l'administration coloniale et par certaines pratiques peu clémentes de l'église. Ce modèle de réussite a été, à ne point douter, une principale source d'inspiration pour la création des futures écoles des filles par l'église appuyée de l'administration coloniale. Cependant, sa faiblesse est la réduction de la femme aux tâches ménagères et au simple rôle d'épouse dans la société.

Bibliographie

CLERET DE LANGAVANT Sœur Odile, BAZIN sœur Catherine, 2010, *Le charisme d'un missionnaire. Cent ans d'histoire des Franciscains Missionnaires de Marie au Congo-Brazzaville - 1910-2010.*, Grottaferatta (Rome), Édition Tipografia De Magistris.
ERNOULT Jean, 1995, *Les spiritains au Congo : de 1865 à nos jours, Congrégation du Saint-Esprit*, Paris.

IBOMBO Armand Brice, 2011, *L'implantation du christianisme au Congo-Brazzaville. De la fondation des premières missions à l'érection des diocèses, l'époque des vicariats apostoliques (1883-1955)*, Rome, Édition «*Non Solo Copie*».

IBOMBO Armand Brice, 2012, *L'œuvre missionnaire de Mgr Prosper Augouard au Congo-Brazzaville (1881-1921)*, Paris, L'Harmattan.

ITOUA Joseph, 2008, «L'apparition des religions monothéistes au Congo-Brazzaville», Angleviel (Frédéric. Sous la direction de) : *Chants pour l'au-delà des murs, Mélanges en l'honneur du professeur Jean Martin*, Paris, L'Harmattan, p. 189-213.

ITOUA Joseph, 2010, *Institution traditionnelle Otwere chez les Mbosi Olee (Congo-Brazzaville)*, Paris, L'Harmattan.

JEANJEAN Adolphe, Révérend Père, «Les origines de Boundji et l'œuvre missionnaire de 1900 à 1912», *Journal de la communauté*, Archives classées de l'Évêché d'Owando.

LEGRAIN Michel, 1994, *Le père Adolphe Jeanjean*, Paris, Éditions du Cerf.

LONI Éric, 2014, *Contact de culture Mbosi-Tegue dans la contrée de Boundji, des origines à nos jours*, Mémoire de Master d'Enseignement, Option Histoire-Géographie, Brazzaville, ENS-UMNG.

MAZENOT Georges, 1970, *La Likouala-Mossaka. Histoire de la pénétration du Haut-Congo 1878-1920*, Paris, Mouton.

OBANLENIABASSA Flora Inès, 2017, *Les acteurs de l'évangélisation de Boundji*, Mémoire de Master d'Enseignement, Option Histoire-géographie, Brazzaville, ENS-UMNG.

OLLANDET Jérôme, 2016, *Le premier foyer culturel du Nord-Congo. L'Histoire de Boundji*, Congo-Brazzaville, L'Harmattan.